

Literature in Time n°1 – 06/10/2026

Texte n°1 : *Les petites filles modèles*, Comtesse de Ségur, 1857

Dans cet épisode célèbre des *Malheurs de Sophie*, la comtesse de Ségur part d'un événement apparemment insignifiant — le jeu d'une petite fille avec sa poupée — pour mettre en place tout un petit laboratoire de l'enfance.

Ce qui frappe d'abord, c'est la manière dont le jeu devient expérience. Sophie ne se contente pas de jouer : elle observe, tente, transforme, veut voir ce qui va se produire. Sa curiosité est à la fois comique et inquiétante, car elle s'accompagne d'une difficulté à anticiper les conséquences de ses actes. Le lecteur adulte peut ainsi regarder au-delà de la simple « bêtise » enfantine : Sophie apparaît comme un personnage dominé par l'impulsion, l'imagination et le désir d'expérimenter le monde par elle-même.

L'épisode repose aussi sur un décalage de ton caractéristique des *Malheurs de SOPHIE*. Les conséquences sont parfois brutales, mais elles sont racontées avec une simplicité presque impassible, qui produit un effet comique. La comtesse de Ségur ne cherche pas seulement à susciter la compassion : elle invite aussi le lecteur à observer Sophie avec une certaine distance.

5

CAMILLE PUNIE

Il y avait à une lieue du château de Fleurville une petite fille âgée de six ans, qui s'appelait Sophie. À quatre ans, elle avait perdu sa mère dans un naufrage ; son père se remaria et mourut aussi peu de temps après. Sophie resta avec sa belle-mère, Mme Fichini ; elle était revenue habiter
10 une terre qui avait appartenu à M. de Réan, père de Sophie. Il avait pris plus tard le nom de Fichini, que lui avait légué, avec une fortune considérable, un ami mort en Amérique ; Mme Fichini et Sophie venaient quelquefois chez Mme de Fleurville. Nous allons voir si Sophie était aussi bonne que Camille et Madeleine.

Un jour que les petites sœurs et Marguerite sortaient pour aller se promener, on entendit le
15 roulement d'une voiture et, bientôt après, une brillante calèche s'arrêta devant le perron du château ; Mme Fichini et Sophie en descendirent.

« Bonjour, Sophie, dirent Camille et Madeleine ; nous sommes bien contentes de te voir ; bonjour, madame, ajoutèrent-elles en faisant une petite révérence.

— Bonjour, mes petites, je vais au salon voir votre maman. Ne vous dérangez pas de votre
20 promenade ; Sophie vous accompagnera. Et vous, mademoiselle, ajouta-t-elle en s'adressant à Sophie d'une voix dure et d'un air sévère, soyez sage, sans quoi vous aurez le fouet au retour. »

Sophie n'osa pas répliquer ; elle baissa les yeux. Mme Fichini s'approcha d'elle, les yeux étincelants :

« Vous n'avez pas de langue pour répondre, petite impertinente !

25 — Oui, maman », s'empressa de répondre Sophie. Mme Fichini jeta sur elle un regard de colère, lui tourna le dos et entra au salon.

Camille et Madeleine étaient restées stupéfaites. Marguerite s'était cachée derrière une caisse d'oranges.

30 Quand Mme Fichini eut fermé la porte du salon, Sophie leva lentement la tête, s'approcha de Camille et de Marguerite, et dit tout bas :

« Sortons ; n'allons pas au salon : ma belle-mère y est. »

Camille. Pourquoi ta belle-mère t'a-t-elle grondée, Sophie ? Qu'est-ce que tu as fait ?

Sophie. Rien du tout. Elle est toujours comme cela.

35 **Madeleine.** Allons dans notre jardin où nous serons bien tranquilles. Marguerite, viens avec nous.

Sophie, apercevant Marguerite. Ah ! qu'est-ce que c'est que cette petite ? je ne l'ai pas encore vue.

40 **Camille.** C'est notre petite amie, et une bonne petite fille ; tu ne l'as pas encore vue, parce qu'elle était malade quand nous avons été te voir et qu'elle n'a pu venir avec nous ; j'espère, Sophie, que tu l'aimeras. Elle s'appelle Marguerite.

Madeleine raconta à Sophie comment elles avaient fait connaissance avec Mme de Rosbourg. Sophie embrassa Marguerite, et toutes quatre coururent au jardin.

45 **Sophie.** Les belles fleurs ! Mais elles sont bien plus belles que les miennes. Où avez-vous eu ces magnifiques œillets, ces beaux géraniums et ces charmants rosiers ? Quelle délicieuse odeur !

Madeleine. C'est Mme de Rosbourg qui nous a donné tout cela.

Marguerite. Prenez garde, Sophie ; vous écrasez un beau fraisier ; reculez-vous.

Sophie. Laissez-moi donc. Je veux sentir les roses.

50 **Marguerite.** Mais vous écrasez les fraises de Camille. Il ne faut pas écraser les fraises de Camille.

Sophie. Et moi, je te dis de me laisser tranquille, petite sotte. Et, comme Marguerite cherchait à préserver les fraises en tenant la jambe de Sophie, celle-ci la poussa avec tant de colère et si rudement que la pauvre Marguerite alla rouler à trois pas de là. Aussitôt que Camille vit Marguerite par terre, elle s'élança sur Sophie et lui appliqua un vigoureux soufflet.

55 Sophie se mit à crier, Marguerite pleurait, Madeleine cherchait à les apaiser. Camille était toute rouge et toute honteuse. Au même instant parurent Mme de Fleurville, Mme de Rosbourg et Mme Fichini. Mme Fichini commença par donner un bon soufflet à Sophie, qui criait.

Sophie Cela m'en fait deux ; cela m'en fait deux !

Madame Fichini. Deux quoi, petite sotte ?

60 **Sophie.** Deux soufflets qu'on m'a donnés.

Madame Fichini Tiens, voilà le second pour ne pas te faire mentir.

Camille. Elle ne mentait pas, madame ; c'est moi qui lui ai donné le premier. » Mme Fichini regarda Camille avec surprise.

Madame de Fleurville. Que dis-tu, Camille ? Toi, si bonne, tu as donné un soufflet à Sophie, qui vient en visite chez toi ?

Camille Oui, maman.

Madame de Fleurville Et pourquoi t'es-tu laissé emporter à une pareille brutalité ?

Camille, avec hésitation. Parce que, parce que... (*Elle lève les yeux sur Sophie, qui la regarde d'un air suppliant.*) Parce que Sophie écrasait mes fraises.

70 **Marguerite** Non, ce n'est pas cela, c'est pour me...

Camille Si fait, si fait ; c'est pour mes fraises. (*Tout bas à Marguerite.*) Tais-toi, je t'en prie.

Marguerite, tout bas. Je ne veux pas qu'on te croie méchante, quand c'est pour me défendre que tu t'es mise en colère.

Camille. Je t'en supplie, ma petite Marguerite, tais-toi jusqu'après le départ de Mme Fichini. »

75 Marguerite baisa la main de Camille et se tut. Mme de Fleurville voyait bien qu'il s'était passé quelque chose qui avait excité la colère de Camille, toujours si douce ; mais elle devinait qu'on ne voulait pas le raconter, par égard pour Sophie. Pourtant elle voulait donner satisfaction à Mme Fichini et punir Camille de cette vivacité inusitée ; elle lui dit d'un air mécontent :

80 « Montez dans votre chambre, mademoiselle ; vous ne descendrez que pour dîner, et vous n'aurez ni dessert ni plat sucré. » Camille fondit en larmes et se disposa à obéir à sa maman ; avant de se retirer, elle s'approcha de Sophie, et lui dit : « Pardonne-moi, Sophie ; je ne recommencerai pas, je te le promets. »

Sophie, qui au fond n'était pas méchante, embrassa Camille, et lui dit tout bas :

85 « Merci, ma bonne Camille, de n'avoir pas dit que j'avais poussé Marguerite ; ma belle-mère m'aurait fouettée jusqu'au sang. »

Camille lui serra la main et se dirigea en pleurant vers la maison. Madeleine et Marguerite pleuraient à chaudes larmes de voir pleurer Camille. Marguerite avait bien envie d'excuser Camille en racontant ce qui s'était passé ; mais elle se souvint que Camille l'avait priée de n'en pas parler.

90 « Méchante Sophie, se disait-elle, c'est elle qui est cause du chagrin de ma pauvre Camille. Je la déteste... »

Mme Fichini remonta en voiture avec Sophie, qu'on entendit crier quelques instants après ; on supposa que sa belle-mère la battait ; on ne se trompait pas ; car, à peine en voiture, Mme Fichini s'était mise à gronder Sophie, et, pour terminer sa morale, elle lui avait tiré fortement les

95 cheveux. [...]